

Les mémoires de M. de Bismarck

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 44

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

Les mémoires de M. de Bismarck

(Suite & fin)

On a vu par les extraits déjà donnés des mémoires de Bismarck avec quelle joie le chancelier du roi de Prusse et M. de Moltke avaient accueilli la guerre, et quelles avaient été les appréhensions du grand état-major après la journée du 16 août. M. Busch raconte la poursuite de l'armée de Mac-Mahon, les batailles de Beaumont et de Sedan, l'arrivée devant Paris. Nous reproduisons aujourd'hui le récit de l'entrevue qui eut lieu, dès le début de l'investissement, entre M. Jules Favre, ministre des affaires étrangères de la Défense nationale et M. de Bismarck dans le château de M. de Rothschild, à Ferrières.

Le 19 septembre, à midi, Jules Favre n'étant pas encore arrivé, on dut partir. Le chancelier laissa pour lui une lettre à la mairie et donna des ordres pour que, s'il venait, on la lui remit. A peine nous étions-nous éloignés, qu'entre les villages de Mareuil et de Montry, nous rencontrâmes une calèche à deux chevaux, dans laquelle un officier prussien était assis avec trois messieurs en civil. L'un de ces messieurs était un homme âgé déjà ; il portait une barbe grisonnante qui encadrait un lèvres inférieure en saillie. C'était Jules Favre. Il s'était trompé de route et était arrivé au lieu du rendez-vous au moment précis où le chancelier en était parti. M. de Bismarck se montra fort mécontent de l'avoir manqué. Sans plus tarder, on choisit pour l'entrevue le petit château de Haute-Maison, qui se trouvait sur une hauteur

à dix minutes du village de Montry. On réquisitionna deux dragons wurtembergeois qu'on rencontra en route, et l'un d'eux, la carabine sur l'épaule, dut monter la garde devant la porte du château. Il y avait là aussi un brave paysan qui ne pensait point à mal, lorsque Jules Favre se mit à le haranguer dans un langage où le pathos s'alliait aux plus nobles sentiments.

— Je sais, dit-il, qu'il y a parfois des attaques inopinées, mais il faut qu'elles s'arrêtent sur ce seuil ! Je ne suis pas un espion, mais un membre du nouveau gouvernement qui a entrepris de défendre les intérêts du pays et de représenter sa dignité. Au nom des lois internationales et de l'honneur de la France, vous allez, vous aussi, monter la faction autour de moi et veiller à ce que cette place soit sacrée ! Il y va de mon honneur d'homme d'Etat aussi bien que de votre honneur de paysan.

L'homme des champs resta ahuri devant ce flot d'éloquence ; il ouvrit la bouche démesurément, croyant entendre du grec, et Keudell ne put s'empêcher d'observer :

— Si c'est ce pauvre diable qui doit nous protéger contre une surprise, eh bien ! j'ai encore plus de confiance dans notre sentinelle.

Lorsque l'entrevue eut pris fin, le chancelier sortit du château et interpella à son tour le dragon :

— D'où êtes-vous ?

— De Schwæbischhall.

— Eh bien ! vous pourrez dire avec fierté que vous avez monté la garde devant la maison où s'est tenue la première négociation de paix !

Le soir, à la nuit tombante, nous fîmes notre entrée dans la propriété du baron de Rothschild, à Ferrières. Le roi et sa suite devaient séjourner près de quinze jours. Le ministre fut logé dans l'aile droite du château, dont la vue donnait sur les prairies et le parc ; notre

froyables secousses qui l'assaillaient depuis le matin. Fortunée avait fini par s'accroupir dans un coin de la chambre ; ses prunelles démesurément dilatées perçaient l'épaisseur des ténèbres et jetaient des reflets sinistres comme les yeux des fauves.

Une heure après minuit sonna à une église du voisinage. En même temps la porte de la rue s'ouvrit avec fracas et un bruit de voix confuses monta d'en bas.

Elle bondit.

— C'est lui ! grand-t-elle.

Son cœur battait, non plus d'espoir, mais de colère.

Le bruit des pas et des voix se rapprocha. Elle ouvrit et se trouva face à face avec le concierge qui tenait un bougeoir à la main.

Le concierge recula terrifié à la vue du visage houleversé de cette femme, et s'empressa de s'effacer contre le mur.

bureau fut installé à l'entre-sol. Le baron de Rothschild était à Paris et n'avait laissé à la garde de sa maison que trois ou quatre domestiques femmes et un gérant subalterne.

Nous nous étions à peine mis à table que le ministre reçut un message de Jules Favre, lui demandant à continuer les négociations. Le chancelier mangea en hâte, et un nouveau tête-à-tête eut lieu de 9 h. 1/2 à 11 heures du soir. Lorsque Jules Favre sortit de ce second entretien, il avait l'air égaré, abattu, presque au désespoir.

On vint nous apprendre en même temps que le roi avait quitté le château et était allé en personne à Clayes pour empêcher une attaque de nos troupes. Le chancelier fit, à cette occasion, une sortie véhémement sur la façon dont nos généraux abusaient du dévouement de nos troupes.

— Oh ! je sais bien, dit-il ; ils vous disent tous, à l'état-major, que, si les 500,000 hommes que nous avons actuellement en France venaient à disparaître, il ne faudrait pas plus regretter leur perte qu'on ne regrette celle de pions, lorsqu'on prononce l'« échec et mat ». Mais c'est de la tactique facile que celle qui consiste à ne pas compter les pertes ! Tenez, savez-vous ce qu'ils sont, nos généraux ? Ce sont des stratégestes de fauteuil ! Leur plan ne repose que sur l'endurance extraordinaire de nos soldats. Ce sont nos soldats qui ont gagné jusqu'ici les victoires, parce qu'ils sont plus forts que les Français, qu'ils marchent mieux, qu'ils ont plus de patience et qu'ils possèdent à un plus haut degré le sentiment du devoir. Si Mac-Mahon avait commandé des Prussiens, et Alvensleben des Français, c'est Alvensleben qui aurait été battu. Et il est pourtant mon ami !... Il est ridicule de vouloir faire comme lors de la guerre de Sept Ans, et de diriger des armées du haut de sa selle. Les ar-

— C'est ici, messieurs, dit-il.

Ces paroles s'adressaient à deux agents de police, en uniforme, qui soutenaient ou plutôt qui portaient Pierre Michon.

— Voilà votre mari que ces messieurs vous ramènent, ma petite mère, dit le concierge qui peu à peu reprenait courage.

La tête de Pierre vacillait en tous sens, et ses jambes, qui fléchissaient, refusaient de le porter.

— Blessé ? Mort, peut-être ? s'écria la fleuriste dans un dernier élan de tendresse pour l'homme auquel la liait sa destinée.

— Rassurez-vous, ma petite dame, dit l'un des agents de police, ce ne sera rien. Votre mari a trop fêté ce soir la divine bouteille, voilà tout ; la nuit passée, il n'y paraîtra plus. Nous l'avons trouvé dans la rue, titubant outre mesure ; craignant pour lui les voitures et les voleurs, nous l'allions conduire au poste ; mais

Feuilleton du *Pays du dimanche* 11

LE JOUEUR

PAR

FRANÇOIS TESSON

Puis elle allait au berceau de sa petite Andrée, étreignait l'enfant avec une énergie sauvage, serrant les dents et poussant au fond de sa poitrine des soupirs terribles, qui ressemblaient à des cris de tigresse.

Dans tous cela, ses yeux restaient secs ; on eût dit que le feu dévorant du désespoir avait tari en elle la source des larmes.

La nuit était complètement tombée ; les heures s'en allaient rapidement. Epuisée par les ef-